LES PRIX VICTOR ROSSEL NOUS FONT PARTAGER LES ÉMOTIONS HUMAINES

© MÉLISSA ROSCA.

Les prix Rossel de la BD et de littérature, remis à Mathieu Burniat et Claire Huynen, ainsi que le grand prix Rossel de la BD, décerné à Cyril Pedrosa, font voyager les lecteurs et les lectrices à la rencontre d'autres mondes et cultures. **P. 10 & 11**

Prix Victor Rossel

LITTÉRATURE

« Ce prix me crée une joie immense mais ne changera rien à mon sentiment d'imposture »

Claire Huynen est la lauréate 2025 du prix Victor Rossel de la littérature ainsi que du prix Rossel des lecteurs et des lectrices. Elle réagit à cette reconnaissance et revient sur la genèse de ses « Femmes de Louxor ».

ENTRETIEN

JEAN-MARIE WYNANTS

Couronné par le jury et par les lecteurs, *Les femmes de Louxor* de Claire Huynen raconte l'histoire d'une des multiples Occidentales qui se marient avec un Egyptien et partent vivre dans son pays. Un roman accrocheur dans lequel on apprend aussi énormément de choses sur cette société. Rencontre avec une lauréate ne boudant pas son plaisir.

En octobre, en apprenant votre sélection dans les cinq finalistes, vous déclariez avoir « l'impression qu'on m'invite dans la cour des grands ». Comment vivez-vous le fait d'être la lauréate finale ?

Avec toujours un sentiment d'imposture (rires). Je suis une lectrice avant d'écrire des livres. Je ne dis pas le mot écrivain parce que quand on le dit, je regarde derrière moi pour voir si on ne parle pas de quelqu'un d'autre. Mais pour autant, j'accueille tout ça avec un sentiment très joyeux. Je suis contente quand je termine un livre et je me dis que, personnellement, je n'aurais pas pu faire mieux. Recevoir ce prix, je le prends comme un cadeau et j'adore les cadeaux. Je ne boude pas du tout mon plaisir. Ça me crée une joie immense et ça ne changera rien à mon sentiment d'imposture. Mais c'est encore plus réjouissant, quand on est un imposteur, d'avoir un prix comme celui-là (rires).

Vous êtes couronnée par le jury et par le prix des lecteurs.

Cette concordance est encore plus réjouissante. D'autant que j'avais lu les livres des autres finalistes et, à mon sens, certains méritaient largement le prix. Je pense notamment à *Amormina B* de Frédéric Roussel que j'ai adoré. J'aurais été prête à partager s'il fallait…

***Les femmes de Louxor* est un roman, mais on y apprend énormément de choses sur l'Egypte. Etait-ce une volonté dès le départ ?**

La manière dont j'ai appréhendé la connaissance de l'Egypte et de ces femmes a participé à la création de l'écriture. J'ai été candide et cette can-

deur est restée dans la manière dont j'ai restitué cette histoire. Il y a neuf ans, je suis allée vivre en Egypte durant six mois. J'y avais été plusieurs fois en vacances et j'avais envie d'écrire là-bas. Mais c'est la première fois que je m'y installais et j'ai été extrêmement surprise, en y vivant, de découvrir des choses : l'histoire de ces femmes occidentales qui épousent des Egyptiens, l'histoire de l'excision qui concerne quasiment 100 % des femmes égyptiennes…

J'étais partie là-bas en m'interdisant de juger quoi que ce soit et je pense que cet état d'esprit m'a permis de regarder les choses sans mépris, sans jugement. J'aurais pu être une de ces Occidentales. Ces femmes ne répondaient pas à des canons spécifiques. Elles n'étaient pas toutes vieilles, pas toutes riches. Probablement, il y avait dans leur vie une vacance qui permettait à ces relations de se créer. Et en face, il y avait ces hommes égyptiens qui savaient très bien s'y prendre. Je n'ai pas plus jugé les Egyptiens que les Occidentales. Parce que j'ai vu le quotidien de ces hommes. En fait, c'est une rencontre de deux misères où chacun fait un peu ce qu'il peut, essaie de s'accommoder de ses besoins. Avec de grosses différences par rapport à ce qu'on appelle le tourisme sexuel. D'une part, ici, on est plus dans un tourisme amoureux que sexuel. D'autre part, la plupart du temps, dans les autres pays, les « locaux » rêvent d'eldorado, d'épouser une Occidentale pour venir vivre en Europe. Alors que les Egyptiens sont amoureux de leur pays et ne veulent absolument pas partir. Ils veulent faire venir l'autre chez eux et ça crée un autre équilibre dans la réalité de la vie commune et de l'amour qui s'installe.

L'autre grande différence, dont j'ignorais tout à mon arrivée, c'est qu'en Egypte, la polygamie est autorisée. Et la communauté décide pour l'individu. S'extraire de la communauté est extrêmement compliqué et il est notamment inenvisageable de ne pas épouser une Egyptienne et de ne pas avoir une descendance égyptienne. Quelles que soient les formes d'amour que ces rencontres avec des Occidentales peuvent prendre, il y aura toujours une femme égyptienne dans le paysage. Et donc, il s'agit en fait d'une rencontre de trois misères puisque la femme égyptienne n'a aucune possibilité de se soustraire à l'histoire qu'on écrit pour elle.

« La manière dont j'ai appréhendé la connaissance de l'Egypte et de ces femmes a participé à la création de l'écriture », déclare Claire Huynen.

© MÉLISSA ROSCA.

Le livre est constitué de courts chapitres passant d'un personnage à l'autre, revenant en arrière dans le temps… Comment s'est-il construit ?

Très naturellement. Je suis super rationnelle mais je suis convaincue que, dans l'écriture d'un livre, il y a toujours trois intervenants. D'abord l'écrivain. Et à la fin, le lecteur qui va s'approprier l'histoire. Mais entre les deux, il y a les personnages qui, à un moment, s'émancipent et vous amènent à un des endroits que vous n'aviez pas prévus.

Votre personnage de femme occidentale se fait un peu piéger par Sayyed, qui va devenir son mari, mais elle semble l'accepter…

Quand j'étais en Egypte, j'étais étonnée qu'une femme, avec qui je parlais des Français, évoquait toujours les Françaises. A un moment, je lui ai demandé pourquoi et elle m'a expliqué que 95 % des Français vivant en Egypte sont des Françaises. Ça a été le départ de cette histoire. On m'a raconté l'histoire de très nombreuses femmes ayant ainsi épousé un Egyptien. Pour ces hommes, c'est un métier. Quand on est dans la misère, on invente des boulots pour s'en sortir. Quand je vivais là, le salaire moyen d'un ouvrier sur un chantier de fouille à Louxor, c'était 50 euros par mois… Bien sûr, il y a des métiers qui paient plus que ça mais on est dans un pays qui souffre de misère. Et du côté des Occidentales, on ne m'a jamais raconté l'histoire d'une femme qui soit repartie. Certaines, minoritaires, vivent seules après être sorties d'une telle histoire. Mais elles restent en Egypte. Parce que ce pays est heureux à vivre. Il y a des paysages exceptionnels, il y fait bon vivre, les Egyptiens ont un humour qui rend le quotidien joyeux…

Vous êtes retournée en Egypte depuis ce séjour ?

Non. J'étais partie pour six mois avec un billet retour. Quand je suis arrivée sur place, j'ai compris qu'il y avait plein de choses auxquelles je n'avais pas pensé. Et particulièrement le fait que j'avais choisi de vivre dans une dictature. J'étais très en colère contre moi-même. Et contre les « expats » qui considèrent que, pour garder leur Eden, il faut payer un certain prix en